



## SILENCE (\*)

C'est la nuit. Tout se tait. J'écoute  
Le grand silence solennel,  
Car la maison repose toute  
Sous le dôme muet du ciel.

Autour de la maison, la ville  
Ne respire plus : elle dort  
Son sommeil fiévreux ou tranquille,  
Son sommeil de rêve ou de mort.

Autour de la ville, la plaine,  
Où plus aucun feu n'est vivant,  
Dort en retenant son haleine  
Sans même une plainte du vent.

La mer se tait ; les solitudes  
Gardent un silence pareil ;  
Et les âmes des multitudes  
Goûtent le néant du sommeil.

Plus rien, ni feu, ni bruit, ni forme ;  
Et moi, silencieusement,  
J'entends rouler le poids énorme  
De tout un univers dormant,

Mais mon cœur bat, il bat plus vite,  
Il s'affole — et j'en ai frémi :  
Quel bruit fait un cœur, qui palpète,  
Seul, dans l'univers endormi !

*Charles Vautier*

Paris, 1892

## LE SUPPLICE D'ANTAR

AYORA

LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà enregistré et décrit bien des supplices divers. Mais il semble que le sujet soit inépuisable. Tous les peuples de la terre, les petits et les grands, les civilisés et les sauvages, quelle que soit la couleur de leur peau, paraissent s'être préoccupés, avant tout, de supprimer la vie humaine. De nouvelles méthodes sont inventées à mesure que la civilisation se développe. En France, un médecin philanthrope invente la guillotine, il y a cent ans, et, de nos jours, les Américains, désireux d'appliquer les sciences nouvelles, condamnent les coupables à périr sous le foudroiement d'une décharge électrique.

M. Brau de Saint-Pol Lias, le vaillant explorateur de Sumatra, de Java, de la presqu'île de Malacca, de l'Indo Chine et du Tonkin, vient de se révéler sous un jour aussi nouveau qu'inattendu. Nous avons lu, avec le plus vif intérêt, le récit qu'il a écrit de ses beaux voyages, et nous en détachons un épisode où est décrit le supplice étrange et terrible, imaginé par le romancier et infligé par ses sauvages à un ennemi qu'ils ont réussi à surprendre.

C'est le héros du roman qui raconte ses impressions pendant qu'ont lieu les préparatifs et les péripéties de la mort du vaincu. Nous citons textuellement les pages du livre où est raconté le supplice d'Antar, guerrier kouroukou :

.....  
" Le cortège avançait lentement, les porteurs glissant à chaque pas et ayant grand-peine à se retenir sur la terre détrempée du sentier. Ceux de Mouho Mouho surtout, entraînés par leur lourde charge, avaient dû se relayer à plusieurs reprises.

" Arrivés au pied du coteau, nous nous arrêtons devant un bas fond. On avait fait là des préparatifs auxquels je ne comprenais rien.

" Des nattes couvrirent le sol mouillé pour nous

faire des sièges sur un pli du terrain peu enhaussé d'où nous dominions la plaine qui s'étendait au loin jusqu'à la mer.

" Mouho-Mouho me fit asseoir à son côté. Je l'avais à ma droite... Les porteurs et les guerriers nous entouraient debout. Les autres étaient descendus dans le bas fond avec Kaïka et le condamné.

" Là, devant nous, au bord d'une vaste clairière, une énorme perche, d'un bois flexible et résistant, comme un arc, solidement plantée en terre et s'élevant de trente six pieds peut être, avait été recourbée, son extrémité ramenée près du sol et attachée à un piquet à hauteur d'homme. A côté on était en train de préparer le patient.

" Nous étions sur la lisière d'un bois de palétuviers, dont les troncs, montés sur leurs hautes racines comme sur des échasses, avaient un aspect fantastique. Un peu au-dessus, un grand arbre à pain dominait le paysage de son feuillage sombre. Par moments, une de ses larges feuilles, séchée, sonore comme un gong, cédant sous le poids de l'eau qui la surchargeait, se détachait de haut et tombait à travers les branches avec un fracas métallique, donnant l'impression d'un écroulement.

" La foule, étagée derrière nous, sur le terrain en amphithéâtre, était maintenant silencieuse. Mouho-Mouho lui-même avait cessé ses plaisanteries. Les femmes, pour se donner une contenance, épiluchaient lentement des bananes qu'elles mangeaient, distraites, les yeux fixés sur le groupe que formaient la victime et les exécuteurs.

" En quelques instants le Kouroukou a été ficelé, — jusqu'aux chevilles cette fois — immobilisé et raidi : une barre de bois de fer tient son corps droit, partant des talons, montant le long du dos, soutenant la nuque et s'élevant d'une brasse au-dessus de sa tête.

" Il est porté ainsi par deux hommes au pied du piquet qui retient l'extrémité de la longue perche à laquelle on a fait une entaille. Là, on l'incline de façon à accrocher à cette entaille l'anneau de rotang passé au bout de la barre à laquelle il est attaché, en même temps qu'on lie à ses pieds une lourde pierre, comme lest. Je crois qu'on va le pendre en redressant la perche ; mais le supplice, tout imprévu pour moi, est autrement horrible !

" D'un coup de hachette asséné de côté par Kaïkaï, sur le lien qui la retient, la longue perche, subitement rendue à la liberté, détendant son puissant ressort, enlève l'homme, lui fait décrire en l'air un immense arc de cercle et le jette à soixante pieds du côté opposé. Cela s'est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : en un clin d'œil, on a vu passer sur le ciel mort cette masse noire, vibrante, traçant sa courbe... L'appareil a été disposé de telle sorte, qu'arrivé au bout de sa course, l'anneau de rotang, accroché à l'entaille de la perche, — qui était en dessus et qui passe en dessous quand elle s'incline du côté opposé, — se détache, et le malheureux, lesté par les pieds, tombe debout, au milieu du vaste espace découvert, où il se plante, du coup, jusqu'à la ceinture, dans la boue noire...

" Alors seulement, je comprends !

" Le terrain sur lequel il est tombé est un marécage, une tourbière sans fond, ce qu'on appelle à Sumatra un *pangdo*, c'est-à-dire un de ces borbiers insondables qui absorbent tout ce qui s'y laisse choir, sortes de terres en formation, où s'abattent et s'engloutissent, pendant des siècles les grands arbres qui croissent sur leurs bords, avant de les combler. Malheur au voyageur qui, trompé souvent par l'aspect de la surface, s'aventure dans ces pangdos ! Il est perdu s'il n'est pas secouru promptement. Il aura beau se débattre, il n'en enfonce que plus vite dans le marais où il disparaîtra à jamais sans laisser après lui la moindre trace....

" Antar a été condamné à cet affreux supplice de l'enlèvement

" Une immense clameur a accompagné sa chute, — et maintenant la foule redevenue bruyante, joyeuse, le regarde s'enlizer, ravie de la complète réussite de ce premier acte du spectacle ! Tout a été admirablement calculé. Le supplicé nous fait face, et l'on peut suivre le jeu de sa physionomie pendant qu'il s'engloutit lentement.

" Il descend d'un mouvement uniforme, les

paupières abaissées, comme pour soustraire ses regards et ses pensées dernières à la curiosité haineuse de la foule, les traits calmes, la physionomie toujours impassible.

" Ce calme, cette impassibilité, exaspèrent les spectateurs qui l'interpellent, qui lui crient des injures.

" La boue monte, elle atteint déjà ses aisselles.

" — Antar, lui dit Kaïkaï, crois-tu que tu auras trouvé mieux pour moi, si tu m'avais pris ?

" — Kouroukou, fils de couleuvre, crie un guerrier, tu t'es laissé prendre au piège, comme un cerf, par une femme !

" — Nous irons enlever la tienne dans ton fleuve de serpents, dit un autre.

" Le visage semble être de bronze, pas un muscle n'a bougé.

" — Antar ! hurle un troisième, j'irai voler ton enfant : tu ne seras pas là pour le défendre !

" Un léger battement des paupières indique que ce coup a porté.

" Le mouvement implacable se continue. Le corps descend toujours dans cette tourbe qui semble l'aspirer lentement par en bas.

" Déjà il est enseveli tout entier ; la tête seule émerge....

" S'il conserve encore la sensibilité de ses membres, peut être le malheureux sent-il déjà les morsures des tortues d'eau, des poissons aveugles, des iguanes, des reptiles de toutes sortes, des êtres monstrueux et immondes qui peuplent ces noirs abîmes et dont sa chair va devenir la pâture.

" La vase fétide monte à ses lèvres....

" La foule attend, frémissante. — Un nouveau silence s'est fait. Djaïam et Moroua ont laissé leurs bananes.

" Sur les feuilles de l'arbre à pain on entend les gouttes d'eau tomber une à une, comme un glas assourdi....

" A ce moment la tête a une convulsion ; ce visage jeune, — exprimant la santé, la vigueur, l'énergie, — se contracte : c'est la lutte de la vie contre l'envahissement de la mort, au mouvement instinctif, involontaire, — mais qui était attendu de la foule et qu'elle accueille par un hurrah. Elle trépigne comme au beau morceau de la pièce, lorsque l'acteur s'est surpassé.

" La tête enfonce.

" Les paupières se soulèvent tout à coup. Les yeux injectés, mais encore vivants, se tournent vers le ciel. Le jeune chef kouroukou dit adieu au monde, à la lumière.... Peut être revoit-il une dernière fois sa pirogue, sa pailotte, les cocotiers qui l'ombragent, la femme et l'enfant qu'il a laissés, que tant de dangers menacent et qui ne seront plus protégés.... Peut être prend-il le ciel à témoin de la lâcheté de la foule.... Peut être fait-il aux Antous des conjurations pour sa vengeance !

" Les spectateurs ne se possèdent plus : ils crient, ils battent des mains, ils se frappent les cuisses : c'est un délire !

" Je reçois sur l'épaule une formidable tape de Mouho Mouho qui rit à se tordre, en répétant son exclamation :

" — Ah ! quelle joie !.... Hein ! cet Antar est-il drôle !

" Antar a disparu.

" Mais le spectacle se prolonge au delà de sa présence. — Voilà l'explication de cette barre de bois de fer, qui reste plantée droite, saillante encore de six pieds et qui va doubler la durée des plaisirs de ces spectateurs insatiables. Tant qu'ils l'apercevront, ils pourront suivre la descente de leur victime dans les profondeurs de la tourbe.

" Un moment après l'ensevelissement complet du condamné, une secousse de la barre, qui se répète à deux ou trois reprises, vient redoubler les clameurs et les trépignements. — Sans doute, il n'était pas mort encore. Familier de la mer, comme s'il eût plongé dans l'eau amère, il avait dû retenir son souffle. La nuit s'était faite à jamais au dessus de sa tête ; il descendait dans les ténèbres sans fin, mais son cœur battait encore : il avait de l'air dans les poumons. La boue noire n'avait pu que l'envelopper ; maintenant, elle le pénètre, elle fige son sang, elle prend possession de ce corps qui désormais lui appartient. — Une suprême révolte de l'être : les dernières convulsions de l'agonie....

(\*) Extrait du *Cœur*, qui va paraître.